



Entretien avec Jeremy Poynting

En ligne, le 19 juin 2024, 12h30

Anusha D'Souza

Doctorante, Université de Mumbai Inde

Jeremy Poynting, d'origine anglaise est l'un des pionniers dans le domaine de l'engagisme antillais. Sa thèse intitulée *Literature and Cultural Pluralism : East Indians in the Caribbean* était une des premières recherches faites dans l'engagisme indien aux Caraïbes anglaises. Il est le fondateur de Peepal Tree Press en 1985. Grâce au soutien du Arts Council England, sa maison d'édition est devenue le plus grand éditeur mondial de littérature caribéenne et britannique noire, avec un catalogue de près de 380 titres. En 2015, Jeremy a reçu un doctorat honoris causa de l'Université des Indes occidentales (Mona) pour ses services rendus aux lettres caribéennes. En 2016, il a été honoré du prix Henry Swanzy par le Bocas Lit Fest de Trinité-et-Tobago. Il a publié de nombreux articles sur l'écriture caribéenne ainsi qu'un livre sur Kwame Dawes, et il est rédacteur en chef de Peepal Tree.

Anusha D'Souza

Bonjour, M. Poynting. Je vous remercie d'avoir accepté cet entretien. Comme je vous l'ai dit, je travaille sur le *limbo consciousness* et la littérature des Mascareignes, en m'inspirant de votre travail sur la littérature caribéenne. Votre thèse de doctorat portait sur la littérature des Indes orientales et le pluralisme culturel. Avant de parler de *limbo consciousness*, pouvez-vous me dire comment vous vous êtes intéressé à la littérature caribéenne ?

Jeremy Poynting

Cela remonte à loin. Dans ma jeunesse, lorsque j'étais étudiant, j'étais membre du parti communiste britannique et je suis toujours très à gauche. Je me souviens avoir lu un livre de Cheddi Jagan, premier ministre de la

Guyane, intitulé *The West on Trial (L'Occident en procès)*. Les Britanniques avaient envahi la Guyane en 1953 et emprisonné ses dirigeants élus. J'étais étudiant dans les années de la guerre du Vietnam et j'étais impliqué dans les campagnes contre cette guerre. Je commençais à découvrir tout le bilan de l'implication britannique dans le colonialisme, par exemple ses actions répressives au Kenya, et le fait que la Grande-Bretagne menait toujours une guerre coloniale à Aden et en Irlande du Nord à l'époque. À ce stade, je développais une perspective anticoloniale éclairée. J'étais à l'université de Leeds - cela remonte à la fin des années 1960. À l'époque, toutes les universités britanniques accueillaient des étudiants du Commonwealth, qui n'avaient pas à payer de droits d'inscription. Elles ont cessé de le faire peu après, mais il y avait beaucoup d'étudiants africains (mais pas beaucoup des Caraïbes) à Leeds, et l'une des personnes que j'ai connues à Leeds était le romancier kényan Ngugi wa Thiong'o. Nous sommes devenus de bons amis à cette époque. Bien que je sois assez jeune et lui un homme d'environ 30 ans, nous avons passé beaucoup de temps à discuter dans son appartement. Ngugi rédigeait une thèse sur des écrivains caribéens comme George Lamming et C.L.R. James. Il m'a donné une véritable éducation à bien des égards. À l'époque, je m'intéressais aux écrits africains et antillais, mais c'est avec les écrits antillais que je me sentais le plus proche. Les Caraïbes, telles que nous les connaissons, ont d'abord été créées par les Européens. Les relations avec la Grande-Bretagne remontent à 400 ans. Évidemment, les Caraïbes existaient bien avant cela, elles ont été habitées par les Amérindiens pendant des milliers d'années. Mais les Caraïbes post-colombiennes ont été créées par la conquête européenne et l'esclavage dans les plantations. J'ai donc senti qu'il y avait là une sorte de lien, même s'il était difficile à établir. En revanche, j'avoue que je ne comprenais pas nécessairement tout ce qui se passait dans la fiction africaine. Il y a des œuvres que j'ai vraiment appréciées. Les romans d'Achebe et de Ngugi sur le Kenya et sur la lutte contre le colonialisme sont des livres très importants, mais j'ai vu à quel point ce monde était différent de tout ce que je connaissais. En me concentrant sur les Caraïbes, j'ai donc eu le sentiment de reconnaître les Caraïbes comme une partie du monde où la présence britannique était importante, et j'ai compris ce qui avait été fait. Il s'agissait de comprendre comment les Caraïbes avaient été créées à partir de la

rencontre de l'esclavage africain et de la servitude indienne avec le régime colonial britannique et la propriété des plantations, et comment les Africains et les Indiens avaient créé une culture créole dont la culture européenne faisait inévitablement partie. J'avais également lu l'œuvre de VS Naipaul - à peu près le seul écrivain caribéen à avoir fait l'objet de nombreuses publications critiques. J'avais commencé à faire un M.Phil à temps partiel (j'enseignais à l'époque dans un établissement d'enseignement), en partie motivé par le dégoût que m'inspirait la façon dont les critiques écrivaient sur Naipaul, en général de manière très approbatrice. Ils partaient du principe que les Caraïbes sur lesquelles Naipaul écrivait étaient celles qui existaient auparavant. Je pensais qu'il fallait examiner les antécédents de Naipaul et son système de croyances pour comprendre d'où il venait et voir qu'il existait d'autres points de vue et une réalité différente. À l'époque, personne n'avait vraiment fait quoi que ce soit [dans le domaine littéraire] sur la présence indienne à Trinidad, en Guyane et, dans une moindre mesure, en Jamaïque. Lorsque j'ai commencé mes recherches, il n'y avait pas beaucoup de sources secondaires de qualité. J'ai donc dû faire beaucoup de recherches, en utilisant des sources primaires et en lisant la prose ou la poésie. Je me suis également intéressé à des écrivains peu connus, par exemple des écrivains publiés en Guyane mais dont les livres ne sont jamais sortis de Guyane. Une grande partie des écrits que j'ai découverts étaient ce que j'appellerais ethnocentriques. En d'autres termes, il s'agissait d'écrits issus d'un milieu culturel et ethnique particulier, sans trop savoir comment la société dans son ensemble s'intégrait, et parfois avec des vues stéréotypées de l'autre ethnie. Je m'intéressais aux écrivains qui parvenaient à dépasser ce type d'approche autobiographique et à comprendre comment la société dans son ensemble s'intégrait. C'était l'un des thèmes de la thèse. Elle portait sur des écrivains comme George Lamming, Wilson Harris, Earl Lovelace et Naipaul, qui, malgré toutes les déficiences de son point de vue particulier, a essayé dans certains de ses livres de donner une idée de la manière dont l'ensemble de la Trinidad commençait à s'assembler. La plupart du temps, il s'agissait d'une image des segments africains ou indiens de la société trinitadienne. C'était une thèse qui, je suppose (je ne pense pas que je serais autorisé à l'écrire maintenant - elle était très longue), avait des objectifs multiples. Il s'agissait d'une

tentative d'examiner comment on pouvait écrire sur l'ensemble d'une société compliquée, sur histoire de l'écriture dans les Caraïbes indiennes, depuis ses débuts au XIX^e siècle. Le *limbo consciousness* n'était qu'une des idées sur la manière d'écrire à ce sujet.

Anusha D'Souza

Je suis tout à fait d'accord. Votre travail a été une recherche pionnière dans le domaine de *limbo consciousness*. En lisant votre thèse j'ai réfléchi à mon propre sujet de recherche et je me suis rendu compte, comme vous l'avez dit, que les Caraïbes ont été créées par l'Europe, l'esclavage et l'engagisme, et que c'est tout à fait le cas de l'île Maurice et de l'île de la Réunion.

Jeremy Poynting

Oui, c'est vrai.

Anusha D'Souza

Les Mascareignes sont comme les Caraïbes. Les Mascareignes sont faites d'esclavage et d'engagisme. Ce concept de *limbo consciousness* m'a frappé lorsque je l'ai lu pour la première fois dans la monographie de Véronique Bragard intitulée « *Dialogues transocéaniques* ». Comment avez-vous eu cette idée et de quelle manière l'avez-vous conceptualisée ? Je sais que vous avez parlé de Wilson Harris. Il y a tout un aspect de '*limbo dance*' ? Pouvez-vous nous en dire un peu plus à ce sujet ?

Jeremy Poynting

Oui. Wilson Harris a développé cette idée importante pour étudier les Caraïbes ; elle est tirée d'un petit livre intitulé *Tradition, the Writer and Society (La tradition, l'écrivain et la société)* et se poursuit dans *History, Fable and Myth (Histoire, fable et mythe)*. Harris a offert une riche façon d'envisager les processus de changement culturel dans les Caraïbes comme le passage d'un état à un autre. Certains des écrivains que j'ai lus avaient vraiment l'impression d'être entre deux lieux. J'ai également joué sur l'utilisation, par Harris, de tous les différents sens de limbo, en continuant à les employer. D'une part, les limbes proviennent de l'idée catholique de l'absence de lieu ; c'est nulle part, une sorte d'entre-deux et un lieu de punition. Certains des écrits que j'ai étudiés présentent le pessimisme d'être

nulle part. L'un des aspects de cette approche était le sentiment de l'auteur que les gens avaient perdu contact avec des traditions, des croyances et des façons de voir le monde qu'ils ne comprenaient plus et que, pour cette raison, en tant que peuple, ils étaient perdus. Au contraire, lorsque j'étais en Guyane, j'ai rencontré une vieille femme qui avait pris sa retraite après avoir travaillé dans les champs de canne à sucre. Elle m'a raconté toute une histoire tirée du *Ramayana*, entièrement en créole guyanais. Elle n'est pas la seule. De nombreux ruraux avaient trouvé des moyens de traduire des idées ancestrales dans des formes locales, par exemple, le sentiment de continuer à vivre dans une vision du monde hindou qui se prolongeait dans un nouveau contexte diasporique. Donc, en termes d'écriture sur les changements sociaux historiques, oui, l'idée de *limbo consciousness* était de reconnaître que dans l'écriture il y avait un sentiment d'entre-deux, que quelque chose était mort et que rien de nouveau n'était encore arrivé. Je connais un peu l'île Maurice, mais pas beaucoup. Mais je sais que, contrairement à l'île Maurice, où je pense que l'hindi est resté vivant, à Trinidad et en Guyane, l'hindi est mort. Par conséquent, tous ceux qui parlent l'hindi aujourd'hui le font en tant que langue apprise. Certains linguistes ont établi que c'est probablement vers les années 1940 que l'hindi (ou le bhojpuri) est vraiment mort en tant que langue maternelle. Certaines personnes âgées le parlaient encore, mais les jeunes ne l'apprenaient plus. Le lien linguistique avec l'endroit d'où venaient les gens était donc totalement rompu.

Beaucoup d'autres choses se passaient en même temps dans le monde post-engagisme. Les Indiens des Caraïbes émergeaient dans la vie publique comme ils ne l'avaient jamais fait auparavant. La période après la Première Guerre mondiale a été celle d'extension progressive du suffrage universel dans le cadre d'un système de colonies de la Couronne. Les Indiens devaient donc s'assurer qu'ils allaient participer au processus. Des associations ethniques indiennes ont été créées et quelques journaux indiens ont vu le jour mais malheureusement n'ont pas survécu. Avec le départ des gens de Guyane (en grand nombre dans les années 1970 et 1980), il est très difficile de retrouver ce que les gens écrivaient ou pensaient dans les années 1920. On a reconnu, en particulier dans la classe professionnelle éduquée en pleine ascension, qu'avec la perte de la langue - bien que d'énormes

fragments d'hindi et de bhojpuri subsistent comme mots pour désigner la nourriture, les outils ménagers et toutes sortes de choses - les gens avaient le sentiment qu'une vision cohérente du monde avait disparu. La classe éduquée dans une culture coloniale anglaise était consciente qu'il fallait entrer dans le monde colonial, un monde qui était en grande partie un monde européen, culturellement eurocentrique. Ces conditions conduisent donc à un point de changement brutal. Je me suis intéressé à la façon dont Harris présente l'idée. Pour lui, les limbes n'ont jamais été une sorte d'espace vide ; il utilise les limbes comme une danse créée sur le navire négrier, l'idée qu'ils marquent un passage et le liminal comme un espace sacré, comme le point de passage entre un état et un autre, non pas comme un lieu de mort et de punition, mais comme le monde des vivants en mutation.

Anusha D'Souza

Le seuil et le croisement, oui.

Jeremy Poynting

Oui, et les lieux liminaux sont toujours, ou parfois, des lieux presque magiques. Ce sont des endroits où il se passe des choses auxquelles les gens ne s'attendent pas. Et Harris fait des jeux de mots sur des choses comme le membre, le membre fantôme. On pourrait donc reprendre cette idée de membre fantôme pour recréer partiellement le village indien. Dans certains villages de Trinidad et de la Guyane, il y a eu une restitution partielle de la caste. Elle n'était pas liée à l'occupation, mais à ce que l'on croyait être les origines de caste des gens et comme un lien fantôme avec l'ascendance.

Anusha D'Souza

Je vois bien.

Jeremy Poynting

La pire chose à faire était donc de traiter quelqu'un de *chamar*. C'est à cela que se réduisait le système des castes. D'un côté, il y avait donc la survie des personnes qui revendiquaient des origines brahmaniques, et lorsque vous regardez la politique indienne de Trinidad dans les années 1950, 1960, 1970 et 1980, tous leurs dirigeants étaient des brahmanes. L'histoire semble dire

que de nombreuses personnes se sont fait passer pour des brahmanes lorsqu'elles sont arrivées à la Trinidad. Par conséquent, si vous voulez insulter quelqu'un, vous le traitez de *chamar*.

Anusha D'Souza

Absolument. *Coolie Woman* de Gaiutra Bahadur nous raconte également que lorsque les gens traversaient le *kala pani*, parce qu'ils allaient dans un tout nouvel endroit, ils changeaient de nom et de caste. Il y avait beaucoup de gens de caste inférieure qui prétendaient appartenir à une caste supérieure, en particulier dans leurs documents lors de la traversée. Je trouve donc cela très intéressant lorsque vous dites qu'il y a une reconstitution partielle du système des castes.

Jeremy Poynting

Pour revenir à l'idée des membres fantômes, j'ai proposé que la caste est sans aucun doute l'un des membres fantômes et qu'elle a piégé certains Indiens dans une position régressive. C'est en dehors du courant dominant que l'on trouve les germes des possibilités futures. La façon de voir les choses de Harris reste précieuse, et c'est pourquoi j'ai saisi l'idée de *limbo consciousness* pour tenter d'explorer l'écriture, en particulier l'écriture d'une situation de changement.

Anusha D'Souza

Monsieur Poynting, maintenant que vous avez parlé de la caste et de toute cette idée d'identité et d'appartenance, en particulier lorsque la personne est le produit de ces limbes, je pense à la première génération qui a essentiellement traversé l'étendue de l'océan pour se rendre dans les Caraïbes. Pour eux, l'absence de lieu et l'appartenance prennent alors une toute nouvelle signification. Qu'avez-vous à dire à ce sujet ?

Jeremy Poynting

J'ai toujours pensé qu'il existait une différence très importante entre la Trinidad et la Guyane en ce qui concerne les changements culturels, et que cette différence était liée à la survie des communautés de propriétaires. Dans l'ensemble, au XX^e siècle, la plupart des travailleurs du sucre à Trinidad étaient des métis. Il s'agissait de petits agriculteurs, mais ils travaillaient

également sur les domaines sucriers en tant qu'ouvriers, et un grand nombre d'entre eux vivaient dans des villages dont la population était entièrement indienne. En Guyane, les communautés des domaines sucriers ont survécu jusque dans les années 1950. Ces communautés n'étaient pas nécessairement totalement indiennes, car dans de nombreux domaines sucriers, les personnes qui travaillaient dans la sucrerie étaient d'origines africaines. Les surveillants, qui vivaient également sur le domaine, comprenaient des Européens, des Africains métis et quelques Indiens. Inévitablement, ce sont des cadres britanniques blancs qui dirigeaient l'ensemble. En ce sens, il y a une hiérarchie, mais comme on laissait les Indiens vivre leur vie, c'est une hiérarchie atténuée et contestée. Il est vrai que les personnes les plus qualifiées travaillaient à l'usine et que certains Indiens étaient recrutés comme chauffeurs, mais la grande majorité d'entre eux travaillaient dans les champs. L'une des choses qui semble avoir émergé de cette situation parmi les travailleurs est une culture résolument égalitaire. Ainsi, des mots comme *Jahajibhai*, *shipmate*, *mati* ou *matty*. La pire chose à faire dans un domaine sucrier était de dominer les autres, c'est-à-dire de prétendre être meilleur que quelqu'un d'autre, et les gens étaient impitoyablement ramenés vers le bas s'ils essayaient de le faire. Passer devant un autre habitant de la propriété était une insulte.

Je pensais qu'en Guyane, il existait une culture *coolie* distincte, une culture issue de la propriété sucrière, une culture issue de l'égalitarisme. Les Indiens ne se mariaient pas avec des Africains, mais ils parlaient aux Africains. Ils ont adopté une grande partie de la mythologie africaine guyanaise, des remèdes à base de plantes, etc. et il y a eu un flux d'informations culturelles entre les Africains et les Indiens dans les plantations de sucre. Cela ne s'est pas produit dans la même mesure à Trinidad. Les Africains ne vivaient pas dans ces villages indiens. Et, géographiquement, les Indiens de Trinidad sont concentrés dans le centre de Trinidad (Caroni) ou dans le Sud. En Guyane, les villages sont dispersés le long de la côte, africains, indiens, africains, indiens, etc.

Anusha D'Souza

C'est très intéressant. Monsieur Poynting, ma prochaine question concerne davantage les générations suivantes. Pensez-vous que les limbes sont

quelque chose qui est ressenti à travers les générations, en particulier par ceux qui n'ont pas traversé, mais dont les grands-parents l'ont fait ? Comme dans le cas de l'Holocauste, les descendants des survivants semblent également ressentir un traumatisme particulier. Dans vos lectures, en particulier de la littérature caribéenne, avez-vous trouvé cet entre-deux qui prévaut parmi les descendants, bien qu'ils n'aient pas traversé le *kala pani*, mais ce fort sentiment d'avoir raté quelque chose dans la vie, ce trou béant ? Avez-vous rencontré cela chez les descendants ?

Jeremy Poynting

Oui, dans une certaine mesure. Je ne sais pas si cela existe encore, mais à l'époque où j'ai rédigé ma thèse et fait mes recherches (entre 1973 et 1985 environ), il y avait encore des gens dont les parents étaient nés en Inde. Il y avait de très vieilles personnes nées en Inde qui étaient encore en vie dans les années 1970 et 1980. Ce qui caractérise l'expérience indienne, c'est que chaque génération s'éloigne un peu plus de la traversée, et vous savez, évidemment, que toutes les générations se sentent différentes de la génération de leurs parents. Au milieu du XX^e siècle, je pense que les Indiens des Caraïbes commençaient à ressentir des différences marquées en termes d'indianité ou de définition de l'indianité par rapport à leurs parents et grands-parents. Plus récemment, les choses ont changé en ce qui concerne les nouvelles importations en provenance de l'Inde, notamment en ce qui concerne la religion et le fait que beaucoup plus d'Indiens des Caraïbes ont les moyens de visiter l'Inde. Je pense que l'une des conséquences de cette évolution est que les Indiens des Caraïbes ont perdu leur sentiment d'infériorité par rapport à la « vraie » Inde.

Vous savez, par exemple, Sai Baba était très populaire à Trinidad à un moment donné. Il y a des arrivées constantes d'idées nouvelles qui poussent les gens à réfléchir à leur indianité. L'accès au cinéma indien a donné aux Indiens des Caraïbes un sens de la culture indienne en constante évolution. Mais il est également important de reconnaître que la culture indienne des Caraïbes a été modifiée à la fois par le colonialisme et par le fait d'être dans les Caraïbes. Avec le recul, on constate que l'hindouisme a été influencé par le christianisme, non pas en matière de systèmes de croyances, mais du point de vue des pratiques. La fréquentation du temple

imite celle de l'église. Les gens ont tendance à se marier de la même manière, mais dans le style hindou. Les Caraïbes restent un endroit très eurocentrique en ce qui concerne la culture dominante ou d'élite. Alors oui, je pense que les Indiens des Caraïbes sont très conscients de l'ampleur du changement de leur culture - après l'Inde. J'ai l'impression que la majorité d'entre eux pensent que les Indiens des Caraïbes se sont remodelés de manière positive. Je ne sais pas si cela répond vraiment à la question.

Anusha D'Souza

Merci beaucoup, Monsieur Poynting. Nous avons parlé du point de vue de Harris sur les limbes et plus particulièrement sur cet espace, non pas comme un vide, mais comme un espace de création. Cela m'a fait penser à l'hybridité, car lorsque nous parlons, par exemple, de la littérature caribéenne, l'hybridité est en grande partie un produit des îles. Quelle est donc la place de l'hybridité selon vous, surtout lorsque l'on sort de cet entre-deux ?

Jeremy Poynting

Inévitablement, je pense qu'il existe des parallèles entre ce qui a été réalisé, ce qui se passe dans le monde social et ce qui se passe dans l'écriture des gens.

Anusha D'Souza

Oui.

Jeremy Poynting

Ce n'est pas la même chose. Je pense qu'à certains égards, il faut se demander quel est le public auquel s'adresse l'écriture. Pour qui jouez-vous ? Que voulez-vous prouver ? Si l'on remonte aux premiers écrits indoguyaniens, on arrive à la conclusion qu'ils ont été écrits pour prouver à la présence blanche que les Indiens pouvaient interpréter la culture européenne avec une saveur indienne. Jusque dans les années 1950 peut-être, la Guyane était une société très coloniale. Il y a un certain type d'activité qui consiste à démontrer au maître colonial que nous méritons le respect. Évidemment, en matière d'écriture, pratiquement tous les romans caribéens ont été publiés en Grande-Bretagne. Naipaul savait qu'il écrivait

principalement pour le public britannique, puis américain et, plus généralement, occidental - même s'il aimait manifestement susciter l'émoi en Inde. Ma maison d'édition s'efforce de dire la vérité sur la nature du colonialisme et sur les fausses nostalgies que les gens ont pour ce type de monde. Nous nous engageons à faire prendre conscience aux gens de la brutalité de ce monde et du racisme qui en était le cœur. Bien que la classe moyenne des Caraïbes puisse avoir son propre sentiment de fierté raciale, culturellement, le colonialisme est profondément enraciné dans l'eurocentrisme de la culture caribéenne de la classe moyenne.

Anusha D'Souza

Je suis très heureux que votre maison d'édition fasse quelque chose d'aussi important, qui correspond à la nécessité du moment. Monsieur Poynting, comment avez-vous conçu cette idée ? Vous êtes un universitaire, avec votre doctorat et votre expérience de l'enseignement. Vous êtes maintenant entré dans le monde de l'édition. Comment ce changement s'est-il produit et qu'est-ce qui vous a incité à créer cette maison d'édition décolonisatrice ?

Jeremy Poynting

Je pense que je devrais nuancer cette description en disant que je n'ai jamais enseigné à l'université. Dans le collège où je travaillais, j'enseignais à des personnes de la communauté noire locale qui essayaient d'accéder à l'enseignement supérieur, afin de leur donner les compétences nécessaires pour y parvenir. Mais je n'ai jamais fait partie du monde universitaire et j'ai mis beaucoup de temps à rédiger mon doctorat parce que j'enseignais à temps plein pendant toute la durée de celui-ci. Lorsque je l'ai terminé, je m'étais fait beaucoup d'amis parmi les écrivains des Caraïbes. J'avais entendu parler de livres que des gens avaient écrits et qui n'avaient pas été publiés. J'ai donc vu qu'il y avait un intérêt. C'est ainsi que le projet s'est développé. J'ai commencé par un seul livre, en fait quelques livres. Puis cela a pris de l'ampleur.

Anusha D'Souza

C'est absolument merveilleux, Monsieur Poynting. Quels conseils donneriez-vous à un nouveau chercheur intéressé par l'étude de *limbo*

consciousness et de la liminalité, en particulier dans la littérature diasporique ? Il existe aujourd'hui tout un domaine appelé *Kala Pani* Studies, dans lequel de jeunes chercheurs comme moi se penchent sur la littérature de l'engagisme. Nous nous intéressons aux personnes qui traversent le *kala pani* et nous nous attaquons à nouveau à cette question de l'« entre-deux ». Comme vous l'avez dit, ce n'était pas un vide. De bonnes choses en sont sorties. Quels conseils donneriez-vous à tous les nouveaux chercheurs dans le domaine des études sur le *kala pani* ?

Jeremy Poynting

L'une des choses qu'il vaut la peine d'explorer, selon moi, c'est de se demander dans quelle mesure les traversées ont peut-être été une sorte de précurseur de ce qui se passe aujourd'hui en Inde. Quelle est la relation entre les changements qui ont lieu en Inde, en particulier en matière de croissance énorme de la classe moyenne avec une conscience mondiale, et ce qui est arrivé aux personnes qui, par exemple, sont arrivées dans les Caraïbes ? Comment se sont-ils remodelés ? Lorsque Beaumont a écrit que l'engagisme se développait sur le sol vicié de l'esclavage, il avait tout à fait raison. Cela s'est produit jusque dans les années 1870 et les éléments de la brutalité de l'esclavage ont persisté. Les Indiens de Guyane m'ont dit qu'ils avaient littéralement senti la botte du gestionnaire jusque dans les années 1950, époque à laquelle les choses ont commencé à changer. Mais il est également important de rappeler la différence entre l'esclavage et l'engagisme. Vous n'étiez pas vendu, vous n'étiez pas un bien meuble, vous aviez la liberté de partir à la fin de la période du contrat. Ce qui est intéressant, c'est que la grande majorité des Indiens sont restés dans les Caraïbes alors qu'ils auraient pu retourner en Inde. L'histoire raconte que les Indiens ne savaient pas vraiment ce qu'ils venaient chercher. Ils ont tous été saisis. Ils ont été kidnappés - et il est clair que cela s'est produit à la marge. Mais la thèse de Clem Seecharan¹ est que, dans l'ensemble, les gens ont quitté l'Inde pour trouver de nouvelles opportunités dans les Caraïbes, en particulier pour s'affranchir des castes.

¹ Clem Seecharan, historien.

Anusha D'Souza

Oui, absolument !

Jeremy Poynting

Je suis enclin à penser que c'était vrai. Certains rapports coloniaux indiquent que les planteurs se plaignaient toujours d'avoir des brahmanes comme travailleurs sous contrat. Ils disaient que nous ne voulions pas de ces gens qui n'avaient jamais tenu une houe de leur vie et qui se considéraient comme trop bons pour le travail manuel. Toutes sortes de personnes ont émigré. Au lieu d'aller au Bihar et de trouver de vrais agriculteurs, les recruteurs balayaient tous les rebelles de la société de castes indiennes qui vivaient dans les faubourgs de Calcutta, ceux qui avaient fui la campagne. Je suis assez enclin à suivre l'opinion de Clem selon laquelle, en général, beaucoup de gens qui ont traversé le *Kala pani* l'ont fait parce qu'ils étaient à la fois désespérés et à la recherche d'opportunités, et qu'ils ont trouvé dans les Caraïbes un degré de liberté qu'ils ne connaissaient pas en Inde. Il y avait des passages de retour (jusque dans les années 1940) pour que les Indiens puissent rentrer, mais la majorité d'entre eux ne l'ont pas fait. Il est prouvé que certains des plus riches sont rentrés, mais beaucoup étaient des vagabonds, des mendiants indiens qui vieillissaient et n'avaient pas fait d'économies. Le nouveau gouvernement indien d'après 1947 ne voulait pas que ces personnes reviennent en Inde et il a été prouvé que lorsque ces personnes retournaient en Inde, elles n'étaient jamais acceptées dans leurs villages.

Anusha D'Souza

Oui.

Jeremy Poynting

C'était en effet une partie du problème. Mais je soupçonne également que certaines personnes qui sont retournées dans leur pays ont découvert à quel point elles avaient changé et ne se sentaient plus à leur place. Il existe deux romans caribéens intéressants sur des personnes souhaitant retourner en Inde, *An Island Is a World* de Sam Selvon et *The Jumbie Bird* d'Ismith Khan, qui explorent ces idées. Tous deux proposent que ceux qui voulaient

rentrer avaient le sentiment de vivre dans les limbes - au sens négatif de mort spirituelle et d'absence de lieu - pour en revenir à notre sujet.

Anusha D'Souza

C'est vrai, très vrai.

Jeremy Poynting

Certains articles de Seepersad Naipaul (le père de V.S. Naipaul, pionnier du journalisme indien à Trinidad et excellent auteur de nouvelles) disent : « Ne revenez pas, ne revenez pas parce que vous ne serez plus à votre place ». Oui. Cela fait donc clairement partie de la reconnaissance. Mais, pour revenir à votre question précédente, ma réserve quant à l'importance accordée aux études sur l'hybridité est double. Premièrement, elle ne reconnaît pas toujours le déséquilibre des relations de pouvoir dans la création de ce qui est hybride, et deuxièmement, elle ne voit pas toujours que certaines choses persistent, que tout n'est pas hybride. Pour donner un exemple, j'étais très ami avec un écrivain guyanais appelé Rooplal Monar (qui est décédé récemment), et j'avais l'habitude de rester avec lui et sa mère, qui était encore en vie à ce moment-là. Nous avions des conversations et Monar s'asseyait au milieu de nous et traduisait. Elle ne comprenait pas mon anglais standard et je ne pouvais pas la comprendre car elle parlait une sorte de créole ? profond qui était encore très hindouisé. Mais elle n'aurait jamais pu être considérée comme une personne hybride. Vous savez, elle était indienne à 100 %. Elle n'avait fait aucun pas vers l'absorption dans le monde eurocentrique.

Anusha D'Souza

Bien, j'arrive à ma dernière question. En tant que pionnier du concept de la *limbo consciousness* et de l'étude de la littérature diasporique sous l'angle de *limbo consciousness*, que pourriez-vous recommander à tous ceux qui débutent dans ce domaine. Parce que je suis sûre que l'intérêt pour ce domaine va s'accroître.

Jeremy Poynting

Un point de vue comparatif. Mais je n'y suis jamais parvenu, car les activités d'édition ont pris le dessus. Mais je m'intéressais vraiment aux différences

entre les types d'écrits indiens diasporiques. J'avais commencé à étudier les écrits provenant de l'île Maurice, de la Réunion, etc., mais aussi ceux provenant de Fidji, qui étaient très différents. Il y avait aussi les écrits d'Afrique du Sud dont j'étais consciente et que j'avais commencé à lire. J'aurais pu essayer de devenir universitaire, mais j'ai fait des recherches pendant si longtemps que je me suis dit que non, j'en avais assez de tout cela. Mais je veux dire que j'ai une bibliothèque pleine de livres sur l'Afrique du Sud, l'île Maurice, etc. Le conseil est peut-être que si vous vous concentrez sur une chose en particulier, regardez aussi les comparaisons. Je pense que ce qui m'a aidé dans cette réflexion, c'est de relever les différences culturelles entre les Indiens de Trinidad et de Guyane.

Cela vous amène à reconnaître qu'il n'y a jamais de voie unique. Oui, vous vous concentrez principalement sur les écrits que vous étudiez, mais vous le faites en étant conscient de ce qui se passe, par exemple, dans les écrits indiens d'Afrique du Sud ou dans les écrits indiens des Caraïbes. Vous trouverez des similitudes, mais aussi des différences, en particulier dans la mesure où les écrivains établissent des liens avec le lieu où ils se trouvent. Pourquoi l'écriture indienne mauricienne est-elle différente de l'écriture indienne caribéenne ? Parce que même s'il existe des ressemblances intéressantes, l'île Maurice est différente des Caraïbes, en particulier en ce qui concerne les questions linguistiques.

Anusha D'Souza

Je pense que cet entretien a été très enrichissant, en particulier pour moi, Monsieur Poynting, car il m'a énormément aidé à comprendre votre point de vue en tant qu'universitaire lorsque vous avez rédigé votre thèse et surtout aujourd'hui, avec toutes vos années d'expérience en tant qu'éditeur d'une maison d'édition dont nous avons tant besoin à notre époque. Je vous remercie donc infiniment. Ce fut un véritable privilège. Je vous remercie.

Jeremy Poynting

Je vous en prie. Et vous savez, si vous voulez revenir à un moment donné, vous êtes le bienvenu.



© *Synergies Inde*, n° 13, Année 2024.

Revue du GERFLINT

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42702413w>

Bibliothèque nationale de France - Décembre 2024 -

Éléments sous droits d'auteur. Politique éditoriale consultable sur le site :

<https://gerflint.fr/>

<https://gerflint.fr/synergies-inde>

